

**POT-POURRI  
À LA FLEUR  
DE SEL**

Du même auteur aux Éditions d'Orbestier :

*Papillons de mort sur la Côte d'Amour*

*Le Crabe vert vous salue bien*

*Méfiez-vous du Chat qui dort*

*La Douce Étreinte du scorpion*

*Requiem à quatre mains*

*L'Affaire dauphin bleu*



**Bleu  
Cobalt**

ISBN 978-2-84238-369-5 (355-04-10) Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2017

© 2017 - ÉDITIONS D'ORBESTIER - [www.dorbestier.com](http://www.dorbestier.com)

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par photocopie, informatique ou tout autre moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

POT-POURRI  
À LA FLEUR  
DE SEL  
COUPANNEC

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées  
ne constituerait qu'une coïncidence fâcheuse  
indépendante de la volonté de l'auteur.

# 1 - SOUPE À L'OIGNON

---

*Dimanche 1<sup>er</sup> juillet*

La salle de rédaction est toujours bruyante avant l'arrivée du patron mais il me semble que ce matin l'agitation a monté d'un degré. Tous mes collègues ont eu un mot gentil en me croisant dans les couloirs : on connaît la force de persuasion de Jimmy la Gâchette et si chacun met un point d'honneur à poursuivre ses enquêtes en dépit des menaces il est clair que cette fois le climat est très chaud. Après de longs mois de patientes recherches j'ai découvert le pot aux roses, les combines de blanchiment d'argent des frères Puissandre, le gang des Rouquins, repris de justice du milieu nantais. Et le bruit a couru qu'un contrat avait été lancé sur ma tête.

J'avoue que mon amour-propre s'accommode très bien d'être en ce moment la vedette de notre grand journal. J'ai gagné mon siège et tout en rangeant mes papiers j'écoute sans en avoir l'air les commentaires élogieux qui me concernent : courage, ténacité, brio... Je bois du petit-lait.

Le boss est là. Il lance un salut général et déclare sans préambule : — Grâce à Jo Morel notre tirage a augmenté de 20 % et nous avons dépassé le million de lecteurs. Bravo, mon vieux. Du beau travail. De quoi nous stimuler tous. Aujourd'hui on boucle l'affaire.

— Ouais, on boucle ! Vous tous vous allez la boucler, définitivement.

Il est entré sans que personne ne s'en aperçoive et maintenant il brandit sa mitraillette sur nous. Sa voix de châtré contraste avec sa corpulence de garçon boucher et le comique de la situation provoque chez moi un rire que je ne peux contenir.

— Tu sais qui je suis, toi le mariole ?

— Je m'en doute un peu : Jimmy la Gâchette, non ?

— Parfaitement. Et toi, je te reconnais, fumier. Tu es Jo Morel. Ton compte est bon.

— Alors là, laisse-moi rire. Tu ne fais pas le poids, minus.

La mitraillette a craché. Tous les collègues se sont planqués sous la table. Moi je suis resté impassible. Les balles m'ont atteint en dix endroits et je pouvais voir leur trajectoire comme sur les tableaux successifs d'une bande dessinée. Le sang m'inonde. Douce moiteur des nuits tropicales. Une tiédeur fade coule sur mes mains et sur mes lèvres. La mort est douce en somme quand on se conduit en héros.

Les piles de mon livre m'encadrent dans cette grande librairie parisienne où je suis attablé depuis deux heures, recevant la longue file de mes admirateurs que trois agents de la circulation canalisent.

Beaucoup de femmes, toutes plus belles les unes que les autres, se pressent autour de moi, me murmurant leur prénom pour une dédicace personnalisée, me glissant sans vergogne leur numéro de téléphone. Les caméras enregistrent mes sourires modestes, scrutent mon profil intelligent, captent mes propos définitifs. Les interviews se sont succédé depuis que le prix a couronné mon travail. On parle maintenant d'un film mais je serai intraitable sur le choix des acteurs. Je veux les meilleurs. Quant à l'héroïne de mon roman d'amour, je m'occuperai personnellement du casting.

Un autre car vient de déverser un flot nouveau de visiteurs. Un grand panneau publicitaire couvre son flanc :

*Finir en beauté avec les pompes funèbres Decauté*

Dans un ciel lumineux glissent des cercueils en forme de voiliers... Le car démarre, laissant apparaître la vitrine d'un grand magasin en campagne de soldes : *Tout doit disparaître*. Une bourrasque de feu soudain. Une bombe, je présume. Des vitres ont explosé, des murs s'éventrent, tous les livres se sont envolés dans un grand souffle. Les femmes se fardent d'un rouge vif. Le tableau s'anime bruyamment quand la police envahit le quartier. Ça siffle de partout. On quadrille la ville, je crois. On arrête sans doute des suspects... La foule crie : « Aux chiottes l'arbitre ! » Un téléphone sonne juste près de moi.



J'avais dû m'assoupir.

Quand j'ouvre les yeux la télé offre un spectacle impressionnant. Le match entre le F. C. Nantes et je ne sais quelle autre équipe est bien avancé et l'arbitre vient de siffler un penalty. Si l'on en croit les supporters nantais il a eu tort. Une clameur tonitruante couvre son sifflet tenace. Le téléphone qui m'avait réveillé continue sa chanson. Je décroche, encore un peu endormi.

— Allô ? C'est Morel, le journaliste ?

— Oui, c'est moi. De quoi s'agit-il ?

— À la ferme des Chapuis, il y a un truc pour vous.

— Un truc ? Comment ça ?

— Oui, un truc pour le journal, quoi. Vous verrez bien. Salut.

Pas bavard mon interlocuteur. La voix m'a semblé jeune. Peut-être une blague ? Mais après tout c'est mon boulot. Un correspondant de presse doit être prêt à couvrir les événements imprévus. Depuis trois ans que pour *La Vigie*, un journal qui tire en temps normal à 20 000 exemplaires, je rédige des papiers immortels sur le don du sang, l'ouverture de la chasse, les réunions du conseil municipal ou le tourisme vert dans la presqu'île guérandaise, je connais assez

bien le secteur. La ferme des Chapuis est à deux kilomètres de ma chaumière. J'y serai en dix minutes.

Quand mon divorce houleux m'a brisé il y a neuf ans j'ai cherché le calme. J'ai vendu ma librairie qui m'accaparait trop. Ici les vents se brisent sur les frondaisons et l'eau se marie partout à la terre. Les chemins se prêtent aux promenades tranquilles, à l'oubli. Pour me familiariser au pays et aux gens quoi de mieux que de les approcher comme correspondant d'un journal connu ? Les émoluments couvrent mes frais de déplacement et mon boulot d'antiquaire suffit à mes besoins modestes.

Ce n'est pas la première fois qu'un appel anonyme me fournit de la matière. Une de mes réussites a été l'affaire Bonnet Rond en mars dernier. Bonnet Rond, alias Rosa les Tarots, Rosalie Frein pour l'état civil, était une des locataires de la cité des Alouettes qui lisait dans la boule de cristal, les tarots, le marc de café et les miroirs. Comme disait Momo en riant, il y a toujours un miroir qui traîne aux Alouettes. En mars Rosa avait été la vedette de *La Vigie* mais aussi de certains journaux people. Un accident qui aurait mérité deux lignes m'avait conduit aux abords de la cité des Alouettes où on avait trouvé vers dix-neuf heures un homme étourdi sur le sol, l'abbé Touret. J'étais arrivé sur les lieux avant la gendarmerie. Un attroupement s'était formé et on observait en silence l'homme à terre dont le bras droit s'accrochait à un panneau de signalisation « Attention Enfants ». Son vélo se trouvait à cinq mètres devant lui dans le fossé. Les poulets furent les premiers à le secourir. Il saignait de la nuque. C'est alors que Rosa les Tarots avait fait son entrée.

— Le Diable a frappé. Le Diable a frappé. Je l'ai vu. Malheur ! Guidée par un gosse qui maintenant se tapait les cuisses, hilare, derrière elle, Rosa levait les bras, coiffée de son éternel bonnet vert bronze qui lui recouvrait les oreilles.

— Le Diable, oui. Le rouge pour le noir, le rouge frappe le noir. Je l'avais photographiée dans ses incantations et elle était passée à la une dans *La Vigie* ; quelques hebdomadaires avaient utilisé mes clichés.



Tu parles : le Diable et le Bon Dieu, ça donne de la copie. Quant à l'abbé Touret, la victime de l'accident, bien connu pour animer les chorales de jeunes, personne ne comprenait comment il était tombé. Mais de là à évoquer le Diable... « L'Église se doit d'être très prudente en la matière », déclara le porte-parole de l'évêque au journal télévisé. Pas fou, le gars. Cependant le mystère de cette chute m'intriguait. On m'avait entraîné là pour être en quelque sorte témoin privilégié. Mais de quoi ?

— Au fond, me dit Momo une semaine après, le Diable, il faut le prendre par la queue. Les parties de touche-pipi avec les mioches, ça nous révolte. Si tu me jures le silence, je te dis tout. Mais motus, hein.

En fait c'était la bande des Alouettes qui avait frappé. Deux gosses de la cité qui participaient à la chorale de l'abbé avaient dit à leurs frères aînés qu'il avait à plusieurs reprises fourré sa main dans leur culotte en leur offrant des bonbons. Il y avait eu réunion, discussion, décision. Une punition significative sans le tralala de la Justice.

— À cet endroit de la rue il y a deux panneaux indicateurs pratiquement l'un en face de l'autre, un stop et un passage d'enfants. Il a suffi de tendre un gros fil de pêche à la bonne hauteur au moment où il se pointait. Quelle gamelle ! Il ne s'est pas vu partir. Le plus marrant, c'était son vélo qui continuait tout seul.

— Et le Diable là-dedans ? C'est vous aussi, hein ?

— Tu parles ! Un coup de Gaston, un voisin de Bonnet Rond. Nous, on ne croit pas à ses dons de voyante mais beaucoup de gens avalent sa tisane. Alors avec un masque de carnaval et une lampe de poche teintée on lui a fait voir le Diable. Elle a marché, je te le dis. Il y en a un qui a compris qu'il aurait intérêt à laisser les mômes tranquilles. On lui a envoyé un montage des deux panneaux avec tes photos.

— Un peu expéditif, non ?

— Il a été bien secoué. On ne touche pas aux gosses. Un point c'est tout. D'ailleurs il n'a pas porté plainte, non ?

## POT-POURRI À LA FLEUR DE SEL

Les semaines ont passé et si cette affaire m'a valu des compliments elle m'a laissé une impression bizarre comme si j'avais été utilisé sans bien voir ce qui se passait, ce qui somme toute est assez vexant.

Quand je coupe le moteur je perçois le ronron d'une machine. Il fait lourd, l'orage menace. Le temps de contourner le bâtiment le plus proche, un hangar agricole, je découvre l'origine du bruit. Quelqu'un s'applique à tondre l'herbe haute qui envahit la prairie, un gars qui me semble un peu minot. Le soleil lui éclaire le visage au moment où il se retourne au bout du pré. Je lui donne dix-huit ans. Il sourit. En voilà un que le travail amuse. Il sourit et il marmonne en avançant avec application. Je réalise alors qu'il a sur la tête un baladeur et non un casque antibruit. Je crois qu'il m'a vu en levant la tête : un signe de la main pour me dire de patienter car son trajet le conduit vers moi. Une minute plus tard il coupe les gaz et descend de l'engin en murmurant « *Ich bin hier, Mutti, im wohnzimmer*, répétez après moi, *ich bin hier...* Je suis là, maman, dans la salle de séjour. »

Le gars est à peine surpris de me voir mais il est clair qu'il ne m'attendait pas et qu'il n'est pas mon interlocuteur mystérieux du téléphone.

— Bonjour. On se cultive ?

— Exact. Choix personnel.

Concis, le gamin. Le gamin, c'est vite dit. Une moustache naissante habille sa lèvre supérieure et il a déjà une tranquille assurance en me regardant.

— Dis donc. Tu te fais de l'argent de poche ? Tu n'es pas un Chapuis, toi.

— Encore exact. Le matériel est à Chapuis.

— Ça te plaît, l'allemand ?

— Attends, je débute. Pour le moment je suis toujours dans la salle de séjour.

Bien fait pour moi. Il me retourne mon tutoiement sans problème.

Après tout, c'est aussi bien.

— L'allemand... L'allemand... Le temps passe, heureusement.

Il interrompt ma songerie :

— Oui, le temps passe mais les œufs durent...

Et il s'esclaffe. Moi je reste interloqué d'entendre un jeune sortir un mot digne de Pierre Dac. Voilà un humour qui me plaît. Mais je ne suis pas venu ici pour faire assaut d'esprit.

— Il y a longtemps que tu as vu Chapuis ?

— Quinze jours. Il est passé en coup de vent. Il venait pour récupérer un pneu, je crois.

En quelques mots nous nous sommes présentés. J'apprends qu'il s'appelle Robert, qu'il a le bac en poche, qu'il assure de petits boulots parce que les revenus sont modestes à la maison. Mais je ne vois toujours pas pourquoi quelqu'un m'a fait venir ici. Vu la brièveté du message je ne m'attendais pas à un comité d'accueil avec fanfare mais quand même... Tout semble bien calme. Cependant une saute de vent m'en met soudain plein les narines.

— Tu ne trouves pas que ça sent mauvais ?

— Ah, toi aussi ? Quand j'ai commencé tout à l'heure j'ai eu la même impression. J'ai cherché autour du hangar, et dedans. Je n'ai rien trouvé. Alors je me suis dit que j'allais peut-être découvrir un lapin crevé dans le foin, ou un chat. Et puis j'ai vu les nuages qui arrivaient, j'ai voulu terminer avant la pluie.

Depuis quelque temps je ne l'écoute plus. Au bout du pré, tout près du chemin qui mène à la cité des Alouettes, je viens d'apercevoir comme une brume en mouvement, comme un brouillard qui s'agite. Je laisse là Robert et je vais à grands pas dans l'herbe haute, droit vers ce qui m'intrigue. Un mauvais pressentiment. J'avance, j'avance, et mes mouvements perturbent le nuage. Les mouches tournent par dizaines. Dès que j'ai vu les mouches, j'ai su ce que j'allais trouver.

Un vers de Baudelaire me revenait :

*Au détour du sentier, une charogne infâme*

Pourtant la réminiscence littéraire n'atténue pas le choc. Il y a deux corps couchés côte à côte, deux corps d'adultes et plutôt des hommes si je me fie aux poils des jambes et à la taille des pieds dénudés. Mais ils sont drôlement fagotés. Ce n'est pourtant pas le carnaval. Ils ont pour tout vêtement une culotte bouffante et un justaucorps du plus beau rose. On dirait une publicité de lessive. Les enzymes glutons sont ailleurs. Sur le front, dans les trous de nez, dans les bouches ouvertes, des asticots se baladent, pépères. Robert m'avait rejoint mais il ne s'attarde pas. Sans me retourner, à son galop j'ai deviné ce qui se passe. Au coin du hangar, un bras appuyé contre le mur, il rend son déjeuner. Et moi je n'en mène pas large non plus. On se croit blindé par toutes les saloperies de la vie mais ces regards blancs (blancs et noirs pour être exact car en plus des asticots il y a leurs mères et ça grouille), ces regards morts m'ont chaviré. Ça y est, je chiale. Autre problème, les intestins qui chahutent, la farandole des boyaux. Je cours dix pas et je baisse culotte. La totale !

Respirer calmement. Ne pas rester sous le vent, matelot !

« Et la nature est là, qui t'attend et qui t'aime... »

Tu parles, Alfred ! Je cherche dans mon esprit, un truc d'un copain psy, des images de sérénité : mon séjour à Tahiti.

*J'ai pris le canoë et j'ai atteint la balise verte à l'entrée de la passe du lagon. Les vagues se brisaient sur la barrière de corail en une écume d'un blanc violent. Alors, leur tournant le dos, j'ai ramé lentement vers la côte et soudain les dauphins sont arrivés près de moi. En souplesse, en grâce, ils bondissaient presque sans clapot, dix en tout, répartis en trois groupes de jeu. Un pêcheur, éloigné d'une centaine de mètres, a agité une main de connivence dans le soleil couchant...*

Voilà, je suis opérationnel. C'est Robert qui a eu l'idée de la couverture. Il l'a dénichée dans le hangar et courageusement il est allé recouvrir les corps. Passé le moment de déroute, il fait front. Chapeau !

— Tu vas prendre des photos ? C'est un scoop, non ?

Mon appareil est dans la voiture, chargé comme toujours. Ces macchabées peu ragoûtants ne seront pas pour les lecteurs de *La Vigie*. Pourtant je prends quelques clichés pour mon compte personnel. J'ai l'impression que je viens de me fourrer dans une nouvelle affaire autrement plus grave qu'une chute de vélo. On m'a amené ici. Pour jouer quel rôle ?

— Charmant tableau, dit Robert, un contraste de vert et de rose des plus bucolique, non ? Tu sais à quoi ils me font penser les deux morts ? À des pages. Des pages roses un peu défraîchies quand même, pas les mignons d'Henri III.

Et il ajoute avec un clin d'œil :

— À propos de pages roses, dis. Il serait temps d'alerter la rousse, non ?

— Larousse ? Oh ! Très spirituel ! Oui, tu as raison... Mais attends un peu. Tu es venu à vélo ? Prête-moi une minute ton engin, veux-tu ?

J'ai contourné la propriété et rejoint le chemin qui longe le pré. Je roule doucement, les yeux au sol. Ça me tarabustait, les deux corps alignés dans l'herbe à un mètre de la clôture, comme tombés du ciel.

Je découvre une traînée continue. On dirait qu'on a grossièrement balayé le sol avec des branches. En quelques coups de pédale je suis à la cité des Alouettes. C'est là que cesse la traînée, au coin du bâtiment D. Il est temps que je retourne : la pluie tombe à grosses gouttes et en cinq minutes le chemin est inondé.

---

Avant d'aller informer la gendarmerie de ma trouvaille je préfère passer au journal. Une veine, Charlie Badin, le patron, est là. Avec lui le protocole se réduit à des phrases du type « On peut se parler ? ». Il appelle Dubois, le responsable de mon secteur qui me coiffe et je leur raconte par le menu ma fin

d'après-midi. À une exception près. Je garde pour moi l'épisode de l'aller-retour aux Alouettes, en attendant d'en savoir plus. Desbois, sympa, propose de me donner carte blanche pour couvrir cette découverte qui va faire du bruit et rédiger l'info de la une. J'apprécie.

Le clignotant du répondeur m'avertit d'un message : Mady voudrait me voir le plus tôt possible. On peut dire que ça tombe bien car si quelqu'un est à même de me renseigner sur ce qui se passe aux Alouettes, c'est bien elle. En route ! Mady est tout un poème. Quatre-vingts kilos de chair rose autour de deux petits yeux de porcelaine bleue, une poitrine de caravelle, une assise de rugbyman, des bras de fort des halles et de fines mains de poupée. Jamais je n'ai vu un pareil contraste de force et de douceur et je l'adore depuis notre rencontre fortuite.

16

Une panne stupide m'avait laissé en plan sous la pluie à vingt mètres du premier bloc des Alouettes en plein hiver il y a deux ans. C'était curieusement la première fois que je m'y trouvais.

Cette cité construite dans les années soixante-dix à la sortie de Guérande n'avait jamais attiré mon attention, il ne s'y passait rien. C'est peut-être cela, justement, qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, que l'on puisse vivre sans problème apparent dans une cité qui rassemblait une centaine de familles.

Il fallait que je téléphone. Mon portable était à la maison. J'ai gagné la première porte et à mon coup de sonnette est sortie une femme corpulente d'une quarantaine d'années qui s'essuyait les mains sur son tablier. Elle embaumait la soupe à l'oignon, le repas rituel des dimanches soirs de mon enfance.

— Désolée. On n'a pas le téléphone. Mais si c'est une panne peut-être que Momo va vous arranger ça. C'est un as de la mécanique, à ce que dit son patron. Momo, viens par ici, mon grand !

Ce qui m'a frappé chez lui, c'était sa bouille ronde et ses yeux éveillés comme une pochée de souris. Il m'a écouté décrire mes ennuis : plus de phares soudain dans la nuit tombante.

— Je vois... On y va ? Vous avez une lampe ? Oui ? Bien.

Pendant que je l'abritais de mon parapluie il a ouvert le capot, trouvé des fils, manipulé des bouts de plastique, ajusté le tout. En une minute tout était réparé. Il m'a vu sortir mon portefeuille et y chercher un billet.

— Faites pas ça, M'sieu. C'est juste pour rendre service. Venez plutôt vous laver les mains à la maison.

Je n'avais, on le devine, nul besoin de me laver les mains car je n'avais touché qu'à ma lampe de poche. Mais je suis rentré avec lui, histoire de me réchauffer.

— Vous voyez qu'il est malin mon fils.

Momo était depuis quelques mois en apprentissage au garage du Centre. Les études ne l'avaient pas intéressé, il s'ennuyait en classe. Mais les mains dans le cambouis, ça oui, il aimait ça. Il voulait ensuite s'installer à son compte, naturellement.

— Voyez-vous ça ? On lui presserait le nez il en sortirait du lait et Monsieur se voit déjà patron. Pour le moment continue à t'appliquer. Un apprenti, ça apprend. Pas vrai, M'sieu ?

J'avais eu droit à un bol de soupe sans chichi car Mady m'avait tout de suite eu à la bonne. Ma tête lui revenait. Elle avait élevé toute seule Momo, cadeau d'un amant de passage. Par la suite je me suis habitué à des haltes impromptues pour parler de tout et de rien ; de fil en aiguille Momo et moi nous sommes devenus amis. De temps en temps je l'emmenais au café des Quatre As et c'est ainsi que j'ai découvert la vraie vie des Alouettes.

Les gamins qui y avaient grandi ensemble étaient arrivés à l'adolescence avec deux idées fortes : ne rien attendre des autres et s'organiser. Autrement dit, moins on verrait les flics mieux ça vaudrait pour tout le monde et on s'adaptait à tout.

— Mais enfin, il ne se passe rien dans la cité : pas de bagarres, pas de drogue, pas de voitures brûlées. Même pas de tags sur les murs !

— Justement. Tu imagines qu'on le doit au Saint-Esprit ? On veille. Tiens, l'an dernier un type qui venait d'emménager a com-

mencé à se vanter. On ne lui en voulait pas de fumer des joints. On l'a tous essayé. Mais lui, il savait comment procurer de la poudre à n'importe qui... Bon, il n'a pas eu de chance, il est tombé dans les escaliers et il s'est mis les deux yeux au beurre noir sur le coin des marches. Un accident stupide, quoi. Depuis il ne parle plus de sa camelote. Il était juste un peu con, on l'a guéri.

Ma surprise avait été grande aussi d'apprendre les bases de leur organisation. Les jeunes avaient reçu délégation des habitants pour gérer la cité. Les problèmes existaient aux Alouettes comme dans toute communauté forcée mais dès qu'il en surgissait un la bande se réunissait, discutait et tranchait après avoir entendu les différentes parties. Tranchait à l'unanimité.

— On se connaît depuis toujours. On a confiance. Tu comprends, souvent le piège c'est les mots. On ne les comprend pas de la même façon. Alors chez nous, s'il faut une heure à quelqu'un pour dire ce qu'il veut dire, il a une heure. S'il en faut deux on en prend deux et en réalité personne n'abuse. Tu es surpris, hein ? C'est le respect. Il faut écouter les autres, ils ne disent pas que des conneries.

Ils avaient mis en place aussi la rotation des responsabilités : ils ne voulaient pas de big boss à perpétuité. Tous les six mois ils changeaient de chef. Personne n'avait deux fois la casquette.

— On a trouvé un truc marrant. Le chef porte une casquette jaune. Dès qu'il change, toute la cité le reconnaît. Mais c'est pas du Cardin, crois-moi. Un jaune assez délavé, je dirais. Il faudrait être tordu pour avoir la grosse tête avec.

J'étais tombé des nues. Je passais à côté d'une expérience de démocratie active de premier plan. Il y avait là matière à un article intéressant. J'avais sondé le terrain en interrogeant Momo. Refus net. Pas question pour eux de jouer aux vedettes.

Si Mady veut me parler de toute urgence il y a peut-être quelque chose à voir avec ce que j'ai découvert. Effectivement après m'avoir serré sur sa poitrine généreuse elle me confie qu'elle est inquiète des conciliabules répétés qu'elle observe. Quelque chose agite les



jeunes et elle n'en connaît pas la raison, à son grand étonnement. Si je pouvais parler à Momo... J'en sais plus qu'elle, c'est certain. Mais pas assez pour la tranquilliser. En observant les traces au sol sur le chemin tout à l'heure j'étais inquiet. À vouloir jouer les justiciers, les jeunes n'ont quand même pas liquidé deux hommes... Non ! Pas eux. Qui sait ? La dérive est si rapide parfois. Il faut que je rencontre La Casquette.

## TABLE DES MATIÈRES

---

1 - Soupe à l'oignon .....	7
2 - Poulet grillé .....	21
3 - Pommes reinettes .....	31
4 - Pizza aux anchois .....	41
5 - Pâté d'alouettes .....	55
6 - Petits fours .....	65
7 - Une pincée de sel .....	75
8 - Omelette à l'amante .....	87
9 - Viande froide .....	97
10 - Bœuf en daube .....	109
11 - Gratin guérandais .....	121
12 - Saint-Émilion grand cru .....	129
13 - La surprise du chef .....	141
Épilogue .....	151

## DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



LA MALLE SANGLANTE DU PUIITS D'ENFER ———  
XAVIER ARMANGE - 160 PAGES - 6,90 €

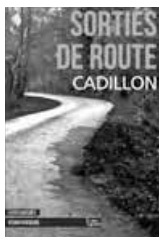
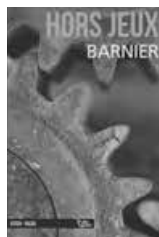
Le 9 février 1949, flottant dans les eaux bouillonnantes au fond du gouffre du Puits d'Enfer, on découvre le corps d'un homme ligoté et bâillonné dans une malle en osier. C'est le début d'une des plus célèbres affaires de l'après-guerre.

---

### HORS JEUX

BEN BARNIER - 160 PAGES - 6,90 €

Meurtres, rivalités et soif de pouvoir dans les coulisses des JO de Sotchi. Viktor Andrepov, détective franco-russe, enquête sur la mort de Marc Libot, jeune photographe français retrouvé étranglé sous la patinoire olympique.



SORTIES DE ROUTE ———  
BRUNO CADILLON - 256 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev, femme flic traumatisée par un accident de voiture des années plus tôt, enquête sur une série de meurtres. Au fil des recherches, de nouveaux éléments apparaissent, qui pourraient bien changer sa vision du passé...

### LA VÉRITABLE HISTOIRE DE THÉODORE VALBRON

BRUNO CADILLON - 288 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev enquête sur le meurtre d'une prostituée. La découverte d'un deuxième cadavre mène la jeune femme et son équipe de bras cassés sur les traces d'Isadora, impitoyable femme à la tête de l'étrange « gang des layettes ».





PAPILLONS DE MORT SUR LA CÔTE D'AMOUR —  
ROGER COUPANEC - 160 PAGES - 6,90 €

Un mort, un tag... Qui est ce tueur en série qui a choisi d'appliquer lui-même la justice ? De Saint-Nazaire à Piriac, de La Baule au Pouliguen, Jo Morel revient une nouvelle fois enquêter pour démasquer ce justicier au profil assez particulier...

————— LE CRABE VERT VOUS SALUE BIEN  
ROGER COUPANEC - 128 PAGES - 6,90 €

Près de La Baule, tout bascule pour Clélia à la suite d'un message anodin : « Le Crabe vert vous salue bien ». Les morts s'enchaînent et Jo Morel, journaliste têtu, va tout mettre en œuvre pour reconstituer ce puzzle machiavélique...



MÉFIEZ-VOUS DU CHAT QUI DORT —————  
ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

Dans la commune de Guérande, de mystérieux individus s'amuse à régler gentiment leurs comptes sous la signature du Chat. Mais un jour, celui-ci commence à semer des cadavres... Qui a dérapé ? Jo Morel, journaliste de *La Vigie*, mène l'enquête.

————— L'AFFAIRE DAUPHIN BLEU  
ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

La découverte du cadavre d'un artisan de la région guérandaise, premier d'une longue série, entraîne Jo Morel et le Capitaine Marchadour dans une course contre la montre, alors qu'une affaire de viol présumé vieille de deux ans remonte à la surface...





## REQUINS

XAVIER GARDETTE - 160 PAGES - 6,90 €

Un cadre et sa secrétaire conçoivent une belle arnaque pour obtenir des subventions de Bruxelles, mais l'arrivée d'un nouveau patron risque de tout faire rater. Commence alors un jeu du chat et de la souris dangereux...

---

## GLOBE

JEAN-FRANÇOIS MARIVAL - 160 PAGES - 6,90 €

Le skipper Jason a-t-il réellement fait naufrage durant le Vendée Globe ou a-t-il été enlevé pour le faire taire ? Ses amis skippers vont risquer leur vie pour démêler le vrai du faux et dévoiler le mystère autour de sa disparition...



## NANTES, RUE DES ORTIES

JEAN-LUC RUSSON - 320 PAGES - 9,90 €

Des personnages répugnants et attachants, des meurtres sanglants : entre deux stands de brocanteurs, les surprises morbides s'accumulent. Le Lieutenant Loudéac est persuadé que ces meurtres cachent une réalité plus sinistre encore.

---

## LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC

JEAN-LUC RUSSON - 288 PAGES - 8,90 €

Sur une saline désaffectée, on découvre un spectacle stupéfiant. C'est le début d'une longue série de meurtres. Une affaire hors du commun où les haines et les amitiés s'entremêlent, une enquête inextricable pour le Lieutenant Loudéac.



Dans la collection



*La Malle sanglante du Puits d'Enfer* – Xavier Armange  
*Hors Jeux* – Ben Barnier  
*Sorties de route* – Bruno Cadillon  
*La Véritable Histoire de Théodore Valbron* – Bruno Cadillon  
*Papillons de mort sur la Côte d'Amour* – Roger Coupanec  
*Le Crabe vert vous salue bien* – Roger Coupanec  
*Méfiez-vous du Chat qui dort* – Roger Coupanec  
*L'Affaire dauphin bleu* – Roger Coupanec  
*Requins* – Xavier Gardette  
*Globe* – Jean-François Marival  
*Chemin des douaniers* – Jean-Luc Russon  
*Nantes, rue des Orties* – Jean-Luc Russon  
*Les Chemins noirs du Pays Blanc* – Jean-Luc Russon

Mise en page : Atelier d'Orbestier - Lucie Gouffault

Photo de couverture : © Adina Voicu - Pixabay

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN EUROPE

SUR PAPIER ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

À LA SAINT CONSTANTIN MMXVII POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS D'ORBESTIER.